

UNE CONFIDENCE DE M. DE LAMARTINE.

PREFACE DES SECONDES MEDITATIONS.

A. M. DARCAUD.



ANS l'un des innombrables entretiens que nous avons ensemble depuis vingt ans, et dans lesquels je vous ai ouvert *péripatétiquement* toute mon âme, vous m'avez demandé pourquoi les secondes Méditations n'avaient pas excité au premier moment le même enthousiasme que les premières, et pourquoi ensuite elles avaient repris leur rang à côté des autres. Je vous ai répondu : " C'est que les premières étaient les premières et que les secondes étaient les secondes. "

Il n'y a pas eu d'autre raison. Mais cette raison en est une, bien qu'elle paraisse une puérilité. En effet, la nouveauté en tout est un immense élément de succès. L'étonnement fait partie du plaisir, à l'apparition d'une beauté de l'art, comme d'une beauté de la création, comme d'une beauté vivante. Une fois ce premier étonnement épuisé ou émoussé, la chose reste aussi belle, mais elle n'est plus aussi admirée. Le ravissement même devient une habitude, et l'habitude, comme dit Montaigne, " enlève sa primeur à toute sauté. " Croyez-vous que le premier rayon de soleil qui inonde de le matin les yeux de l'homme qui le suivent et dont on ne plus éblouissant que les rayons qui le suivent et dont on ne s'aperçoit plus ? Non, mais il est le premier. Croyez-vous que les milliards de coups de canon qui se tirent par an dans le monde frappent l'oreille et l'imagination de l'homme de la même impression dont son oreille et son imagination furent frappées la première fois qu'après l'invention de la poudre foulée dans le bronze, il eut vu et entendre le tonnerre descendre des nuages, s'allumer et retentir sous sa main ? Croyez-vous que les milliers d'aérostats qui s'élèvent tous les ans au-dessus des dômes illuminés de nos capitales dans leurs jours de fête, attirent, fascinent et éblouissent autant les yeux de la foule que ce premier globe aérien emportant au ciel sa nacelle pliant sous le poids de ses deux pilotes, que nos pères virent naviguer pour la première fois dans les cieux ? Non ; le phénomène est le même, l'admiration s'est usée. L'invention vieillit comme toute chose ici-bas. S'il en était autrement, la vie se passerait en extases devant les merveilles du génie humain, inventées par ceux qui nous ont précédés et que nous foulons aux pieds. La nouveauté est une des conditions de l'enthousiasme.

En descendant du grand au petit, je l'éprouvai tout de suite à l'apparition de ce second volume de mes poésies. J'étais le même homme, j'avais le même âge, ou un an de plus, la fleur de la jeunesse, vingt-six ans ; je n'avais gagné ni perdu une fibre de mon cœur, ces fibres avaient les mêmes palpitations ; la plupart même des Méditations qui composaient ce second recueil avaient été écrits aux mêmes dates et sous le

feu ou sous les armes des mêmes impressions que les premières ; c'étaient des feuilles du même arbre, de la même sève, de la même tige, de la même saison ; et, cependant, le public n'y trouva pas, au premier moment, la même fraîcheur, la même couleur, la même saveur. " Ce n'est plus cela, s'écriait-on de toutes parts, ce n'est plus le même homme, ce ne sont plus les mêmes vers. " C'est que si mes vers étaient encore aussi neufs pour ce public, ce public n'était plus aussi neuf pour mes vers.

C'est aussi que l'envie littéraire, éveillée par un premier grand succès surpris à l'étonnement des lecteurs, avait eu le temps de s'armer contre une *récidive* d'admiration, et s'arma, en effet, de mon premier volume contre le second.

C'est, enfin, que mes admirateurs, même les plus bienveillants, étaient eux-mêmes en quelque sorte avares et jaloux de la vivacité d'impression qu'ils avaient éprouvée à la lecture de mes premières poésies ; et que cette impression était si forte et si personnelle en eux qu'elle les empêchait réellement d'éprouver, une seconde fois, une autre impression semblable, comme une première odeur, respirée jusqu'à l'enivrement empêche l'odorat de sentir une corbeille des mêmes fleurs.

Je compris cela du premier coup. Je ne suis pas né impatient parce que je ne suis pas né ambitieux, bien que je sois né très-actif. J'attendis.

Il me fallut attendre à peu près quinze ans. Pourquoi quinze ans ? me dites-vous. Parce qu'il me fallut attendre une génération de lecteurs nouveaux, et qu'il faut à peu près quinze ans en France pour qu'une nouvelle génération en politique, en littérature, en idées, en goûts, en remplace une autre, ou s'y mêle du moins en proportion suffisante pour en modifier les sentiments. Les générations d'hommes ont trente-trois ans, les générations d'esprits ont quinze ans.

Or, du moment où une génération d'esprits nouveaux, d'enfants, de jeunes gens, de jeunes femmes eurent lu, non pas mon premier volume seulement, comme la génération lisante de 1821, mais mes deux volumes à la fois, sans exception de date, sans préférence d'impressions reçues, sans privilège d'âge, sans comparaison de souvenirs ; ces nouveaux lecteurs, plus impartiaux, trouvèrent, ce qui était vrai, mes premiers vers et mes seconds vers semblables d'âme, d'inspiration, de défauts ou de qualités. Ces deux volumes ne firent plus qu'une seule œuvre dans leur esprit, et furent les Méditations poétiques.

J'ai éprouvé ensuite dans tout le cours de ma vie littéraire, politique, oratoire ou poétique, le même phénomène. Toujours, et par une sorte d'intermittence aussi régulière que le flux et le reflux de l'Océan, le flux ou le reflux de l'opinion et du goût s'est caractérisé envers moi par une faveur ou par une défaveur alternative. Toujours on s'est armé d'un volume contre un autre volume, d'un premier genre de mes poésies contre un nouveau genre, de l'approbation donnée à un